

LE CRI DES CAMPS

GREVE DE LA FAIM AU FORT DE COLLIOURES



Nous avons reçu il y a une quinzaine cette lettre :

CHERS COMPAGNONS,

Je vous écrit pour vous renseigner sur le sort des 400 hommes environ qui se trouvent au Fort de Collioure. Ils y mènent une vie de baigne sur laquelle la vérité ne peut pas se faire (vue la censure rigoureuse qui frappe nos lettres, obligatoirement rédigées en français ou en espagnol). Je commencerai donc par décrire la vie quotidienne de ce camp de punition.

LE REGIME DU FORT

Le premier coup de cloche sonne à 5 heures du matin. A l'instant, un garde mobile pénètre dans la chambrée, ou n'ayant ni paille ni couverture, la plupart dorment tout habillés pour se préserver du froid.

Pour la toilette, on se rend au lavoir, ou une unique prise d'eau, alimentée par une pompe à bras, permet tout au plus au quart des hommes de se laver et de se constituer une petite provision d'eau pour les heures de travail.

Le deuxième coup de cloche : 5 h. 40. donne le signal des « rassemblement, garde-à-vous, repos, garde-à-vous », et autres commandements stupides par lesquels les militaires essaient de faire de nous des automates. Cette cérémonie se termine par le salut au drapeau tricolore, symbole de la liberté, de l'égalité et de la fraternité démocratiques avec lesquelles sont distribués les coups de souliers cloutés aux récalcitrants.

A 6 heures, distribution du jus et à 6 h. 1/2, on part au travail avec pioche et pelle, pour la construction d'une route et d'un champ de tir. La séance se termine à 11 heures moins le quart ou à 11 heures.

A 11 h. 30, dîner, composé d'une pomme de terre coupée en quatre, avec quelques haricots ou pois chiches nageant dans un quart de litre de liquide nauséabond. Un morceau de pain de 100 grammes complète ce repas qui nous laisse sur notre faim.

Jusqu'à deux heures, c'est le « repos » dans la cour du fort (interdiction de monter aux chambrées). Et le travail reprend. D'après nos anges gardiens, nous n'en faisons pas lourd. Le contraire serait étonnant, car anémiés et affamés comme nous sommes, nous n'avons même pas la force de soulever la pioche de terre ; il faudrait un contrepoids pour nous tenir debout. Le travail se termine à 5 h. 45.

A 6 heures, même menu qu'à midi, avec en supplément tous les deux jours un quart de litre de soupe, composé d'eau pure bouillie avec du pain.

Nous avons en tout 330 grammes de pain par jour, mais il faut déduire les morceaux pourris, car nous sommes approvisionnés des résidus des autres camps. Tous les jours, il se jette trois à quatre sacs de pain complètement gâté.

METHODES ADMINISTRATIVES

Le jour de notre arrivée au fort, on nous a introduit dans une salle où tous les chefs et les gardes étaient réunis pour assister à la perquisition, et contrôler le butin qui en résulte.

Complètement nus, on nous fait incliner à 90° degrés, puis tousser, pour se rendre compte si nous avons de la contrebande cachée dans l'anus. Tandis que le patient subit cette humiliante formalité, les anges gardiens font leur choix : montre, souliers, chemise neuve, tabac, vivres, bref, ce que bon leur semble.

Après quoi, nous sommes invités à signer une liste des objets retenus au bureau, liste qui probablement ne comprend pas les objets déjà soustraits. Je dis : probablement, car nous ne sommes pas autorisés à la lire, cette liste que nous devons signer. Un compagnon ayant insisté pour la lire fut brutalement frappé sur tout le corps, et la raison du plus fort resta la meilleure.

Toujours est-il que trois Espagnols, désignés ces jours derniers pour un départ au Mexique, lorsqu'ils furent appelés au Bureau pour reprendre leurs effets, constatèrent qu'ils leur manquaient tous leurs objets de valeur, c'est-à-dire : au premier une montre en or, au second une alliance en or, et au troisième une somme de 22 dollars.

On leur fit comprendre qu'ils feront bien de se taire, sinon ils pourraient bien ne pas partir du tout.

Les colis qu'on reçoit passent à la « censure », qui en profite pour faire ses provisions de tabac et de produits alimentaires. Il n'y a pas de petits bénéfices !

Autre abus : une organisation de solidarité nous a fait don d'un colis individuel contenant : chemise, savon, tabac et quelques conserves, entre autres une boîte de lait et deux tablettes

de chocolat par personne. Ces derniers objets ont été retenus, sous prétexte de les donner à l'infirmerie. En réalité, on en a surtout distribué, pour fêter le jour de leur départ, aux volontaires qui se sont présentés pour aller dans la Légion étrangère.

Une commission est venue enquêter sur notre sort. Deux hommes sont interrogés. On leur demande si la vie est pénible au fort, si la nourriture est suffisante. Ils répondent que vue l'insuffisance de nourriture, le travail est pénible.

— « On vous frappe, ici ? »

Les deux camarades répondent : « A nous, on ne nous a pas frappé, mais pour tout renseignement, montez à l'infirmerie, vous y trouverez un homme blessé à la figure ; lui pourra vous renseigner mieux. »

En fait, quelques jours avant, cet Espagnol et un Yougoslave avaient été frappés à coups de nerf de bœuf, et l'Espagnol avait la figure déchirée.

Mais la Commission a préféré interroger un certain F..., membre important de l'U. G. T. en Catalogne, qui a déclaré qu'à la section spéciale on travaillait plus dur, mais qu'on était récompensé par un surcroît de nourriture. Devant ce témoignage « digne de foi », la commission est partie satisfaite.

LA DISCIPLINE

Or la section spéciale était commandée par un certain A..., un russe blanc, ex-légionnaire du Tercio de Franco, fait prisonnier par les républicains. Il lui fut donné autorité absolue sur les hommes de la section, au nombre de 12 ou 15, et qu'il n'a pas tardé à terroriser par ses brutalités. Les sévices exercés sur les hommes ne sont pas pour déplaire aux chefs responsables, bien au contraire. Ils lui ont valu des suppléments de nourriture, et des félicitations. On l'a vu frapper un de ses hommes, ensuite le déshabiller et lui infliger une douche, etc... Le lendemain le malheureux dut être transporté à l'infirmerie, la fièvre le rongait. L'indignation était telle qu'un garde essaya de faire des remontrances au russe-blanc, mais celui-ci le prit de haut, disant que le service passait avant tout et qu'il était couvert par la protection et les ordres du capitaine.

D'ailleurs les chefs avaient assisté à l'exécution avec des sourires de satisfaction.

A l'heure actuelle, le bourreau en question a rempli dans la Légion étrangère française.

LA GREVE DE LA FAIM

Le motif qui nous a poussé à faire la grève de la faim, c'est une vexation de plus qu'on nous a imposée : nous tondre les cheveux. Nous avons refusé catégoriquement de nous laisser faire. Appelés au bureau par le lieutenant pour s'expliquer, nous lui avons dit qu'on n'est plus disposé à subir ce régime de bagne — qui dure depuis deux mois — sans connaître le rapport et savoir de quoi on nous accuse. Nous ajoutons qu'en France, dans les prisons, on ne peut pas obliger les prévenus de passer à la tondeuse, tant qu'ils n'ont pas été jugés. Nous demandons à retourner au camp ou bien à passer devant un tribunal. Quand on a la conscience propre on n'a peur de rien.

Le lieutenant nous répond que lui ne savait rien de tout cela et n'en voulait rien savoir. Il existe une discipline dans le fort et il faut la respecter.

Comité International de Défense Anarchiste (C.I.D.A.) — Bruxelles

LE MIRAGE MEXICAIN

Beaucoup de camarades se font des illusions quant à l'immigration vers le Mexique.

Nous avons reçu d'un correspondant des informations que nous rendons publiques, afin d'avertir les nombreux camarades qui se laisseraient bercer d'illusions par le mirage Mexicain :

« D'abord, il faut que l'on sache que tous les gouvernants d'Amérique ont en commun la haine du « radical ». Par le mot anglais « radical » il faut entendre tout ce qui est communiste, syndicalisant ou anarchisant — aussi bien que les vrais hommes d'action révolutionnaire. Les radicaux sont proscrits du Mexique comme partout ailleurs les étrangers « subversifs ».

Au même instant le capitaine arrive et demande : que se passe-t-il ?

Le lieutenant explique qu'on ne veut pas se faire couper les cheveux avant de connaître le rapport et de quoi on nous accuse. Pour toute réponse, le capitaine ordonne de nous mettre en prison.

Cette punition nous a servi de prétexte pour commencer la grève de la faim, car de jour en jour on était l'objet de menaces et d'insultes par les gardes.

Quand les autorités ont vu que c'était sérieux, elles ont eu recours à l'alimentation forcée.

Au huitième jour de la grève, nous avons été conduits à l'infirmerie. Là on nous fait coucher sur une paille, on nous attache les mains et les pieds. Puis un garde nous tenait les jambes, un autre nous montait sur l'estomac pour nous tenir les oreilles avec les mains afin qu'aucun mouvement ne soit possible ; quant aux deux lieutenant-médecins ils agissaient comme suit : le premier, d'une main nous forçait la bouche avec une cuillère. De l'autre, il tenait un bout de boîte à conserve. Après quelques secondes de résistance, à bout de force et par manque de souffle, machinalement on ouvrait la bouche. A l'instant, la boîte était introduite entre les dents pour maintenir les mâchoires ouvertes en grand. Et l'autre lieutenant introduisait une sonde en caoutchouc, de 35 à 40 cm. de longueur, qu'il faisait pénétrer dans l'estomac et où il versait du lait.

Cette opération terminée, on nous reconduisait en prison, la bouche ensanglantée, et plusieurs les dents cassées. Après trois jours de ce spectacle (je dis spectacle, car le capitaine avec tous les chefs venait assister à cette scène comme à une fête) les mêmes lieutenants-médecins n'ont plus voulu continuer, car ça leur faisait horreur. Ainsi, on nous a laissé plusieurs jours sans rien nous faire, en nous menaçant de nous renvoyer à notre pays d'origine, disant que si nous étions fusillés, c'était tout ce que méritaient des bandits internationaux partis en Espagne chercher fortune, etc... Bref, voyant notre résistance, le capitaine obligea deux médecins pensionnaires du fort à continuer la même opération suspendue par les lieutenants-médecins.

Ayant été opéré deux fois à l'estomac pour ulcère gastrique j'avais si grand mal que le 14^e jour de grève, je n'ai pu résister plus longtemps, et ainsi j'ai dû accepter de manger. Immédiatement, on m'a apporté du riz au lait à moitié cru, que j'ai dut avaler, sous peine d'être encore nourri à la sonde. Quelques heures après ce repas, j'ai eu à l'estomac une telle douleur, qu'il a fallu me transporter à l'infirmerie du fort, et, le lendemain, m'évacuer sur l'hôpital de Perpignan.

Le jour où je suis sorti du camp, il y avait sept compagnons qui faisaient encore la grève. Leurs noms sont : Sabatine Sergio, Enrico Crespi, Zazzu Giovanni, Sestan Ludovico, Billa Secondo (un socialiste) et les camarades bulgares Velkos Nicolas et Georgieff.

On leur a dit qu'ils ne sortiraient plus du fort, ni pour aller à l'Hôpital, ni pour retourner au camp, puisqu'on avait bien su trouver la manière de les nourrir.

Il faut qu'une protestation s'élève contre ces traitements injustes et inhumains. C'est pourquoi je demande que ma lettre soit publiée.

GRUDICE MARIO.

« Pour sauver les apparences, on admettra les grosses légumes à grands renforts de publicité, et ce sera tout... »

« Nous voudrions bien pouvoir vous aider en la circonstance, mais avec la venue des camarades espagnols ici, notre situation est encore plus terrible que la vôtre. Nous vivons dans un coin du monde où la solidarité n'arrive guère, c'est-à-dire que nous devons compter sur nos propres moyens nationaux, si j'ose ainsi m'exprimer. OR, IL N'Y A PAS EN EUROPE, UN PAYS OU LE PROLETARIAT CONSCIENT SOIT PLUS MISERABLE QU'ICI. »

Attention donc au mirage mexicain.

Pour le C. I. D. A. : Hem Day.